

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les visites échangées à l'occasion du nouvel an et la célébration de l'antique fête des Rois, voilà ce qui constitue généralement l'occupation des mondains pendant la première semaine de janvier. Ce double thème a été suffisamment exploité par les chroniqueurs au grand et au petit pied, il a servi de prétexte à une assez large consommation de phrases depuis longtemps rebattues, pour que nous nous empressions d'en faire grâce à nos lectrices. Ne savent-elles pas que la fête des Rois, par exemple, ramène invariablement la même chose ? c'est le signal des réceptions et comme le prélude du carnaval. Maintenant on est en mesure de recevoir : la maison est montée, les salons sont d'une élégance incomparable, les invitations sont lancées... C'est le vrai mouvement mondain qui commence, et voilà maintenant les heureux de la capitale en fête pour quel-ques temps.

Les COUTURIÈRES se plaignent amèrement du cercle vicieux dans lequel la mode les fait tourner à propos des robes de bal. D'un côté, celles-ci doivent offrir à la vue cette pureté de ligne si chère aux artistes, et d'autre part, l'ensemble d'une toilette de ce genre doit présenter un caractère vaporeux et chiffonné. Pour réunir des qualités aussi extrêmes, — on pourrait dire inconciliables, — on se sert de moyens énergiques, en mariant les tissus les plus épais aux garnitures les plus légères. De cette façon, cuirasses moulées et jupons majestueux sont taillés dans le lampas, la brocatelle, le velours, les soies lamées or et argent, tandis que les draperies, les écharpes, les bouillonnés, les coquillés qui forment le complément de la toilette sont exécutés en gazes diaphanes, en tulles nuageux, en dentelles légères.

La cuirasse décolletée est donc enjolivée d'une garniture aérienne qui, fixée par des fleurs, des nœuds de ruban, des galons d'or, d'argent, etc., serpente gracieusement autour des

épaules, en carré, en long ou en biais, selon le goût et la fantaisie.

Mettez des mentonnières à vos chapeaux, mesdames : ainsi le veut le monde élégant, et les MODISTES de s'incliner ; agir autrement aujourd'hui prouverait qu'on ne fréquente pas la bonne

compagnie. Cette mesure est arrivée inopinément et s'est imposée avec une ténacité extrême. Au surplus, il est facile d'expliquer comment : c'est à la dentelle Colville que nous le devons. Ce ton crème est si doux à la peau, si seyant au visage, que pas une femme n'a résisté au plaisir de porter une barbe de cette nature. Il n'y a, on le sait, que le premier pas qui coûte ; donc on s'est si bien habitué à porter des mentonnières, qu'on ne veut plus s'en passer. De là sont venues les barbes noires en tulle et dentelle, et les brides de ruban assorties aux chapeaux ; celles-ci fort courtes, par exemple, n'ayant que dix centimètres de long, une fois le nœud fait.

Ce serait une erreur de croire que les vieilles femmes seules acceptent cette mode, tandis que les jeunes continuent à porter le chapeau enlevé. Nous avons été à même d'observer que les très-jeunes femmes de la société ont adopté en masse ce parti, et nous ajouterons que beaucoup préfèrent le ruban aux barbes.

Certaines brides taillées en plein biais d'étoffe sont entourées d'un volant « frémis-sant », c'est-à-dire à peine indiqué. Au théâtre, nous avons vu des chapeaux de tulle rose, ou d'un bleu pâle, avec barbes pareilles, et nous devons à la vérité de déclarer qu'ils coiffaient à ravir.

Ajoutons que la révolution annoncée par nous dernièrement est un fait accompli : la capote règne en souveraine ; c'est absolument la nouveauté élégante et de bonne compagnie. Aux personnes qui nous objecteraient qu'on ne rencontre pas une



P. N° 294. — SPENCER DE VELOURS.

seule capote dehors, nous répondrons que nous ne cherchons jamais la nouveauté et le bon ton dans la rue!

Nous allons trahir le secret de certaines LÉGÈRES au profit de nos lectrices, en quête de savoir comment donner la nuance crème à des dentelles blanches. Il suffit simplement de remplacer le bleu, dans lequel on trempe en dernier lieu tout savonnage bien fait, par une eau de café claire et limpide. Voilà tout le mystère; on nous l'a assuré, du moins.

Le mélange de dentelle noire et de dentelle crème est fort en faveur; nous en avons vu des parures complètes: fichus et sous-manches, cravates, barbes et pouffs pour les cheveux. Quelques galons lamés cachent le pied des dentelles ou scintillent au milieu des coquilles, et puis un gracieux bouquet vient donner le ton en complétant l'harmonie de l'ensemble.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 294.

SPENCER DE VELOURS. — Corsage de velours se détachant du reste de la toilette, qui peut être claire ou sombre à volonté. La forme en est très-ajustée; elle comporte sept coutures derrière, où le corsage est laqué, et cinq devant. Ce spencer est décollé en carré; ses bords sont recouverts de belle dentelle de nuance crème, avec fichu intérieur en tulle à gros réseau du même ton que la dentelle. Branche de roses et coques de velours placées à l'angle de l'ouverture. Les manches, arrivant au coude, sont terminées par un grand volant de dentelle pareille à la précédente. — Ce gracieux modèle convient pour réunion élégante et au théâtre dans une loge.

DG. N° 583.

TOILETTES DE BAL. — 1. Toilette blanche et or. — Jupou à traîne, en taffetas blanc recouvert de tulle blanc bouillonné sur toute la hauteur derrière et maintenue par des barrettes en ruban lamé rose et or. Le tulle blanc forme également trois coulisses et un plissé plat au bas du jupon devant. — Tunique en gaze rayée blanc et or, entourée d'un bouillonné et d'un volant; elle est relevée sur les côtés de façon à draper le tablier, et cette partie est recouverte d'une traîne de roses retenue dans le haut par un nœud de ruban assorti. Les côtés de la tunique retombent en longues pointes qui encadrent les bouillons de derrière. — Cuirasse en taffetas blanc et gaze à rayures d'or, ayant un dos en tulle blanc bouillonné coupé par des barrettes roses qui rappellent et continuent l'effet du jupon. Nœud de ruban rose au milieu du corsage et sur les manches. Pouff de roses et bouclettes de ruban dans les cheveux.

2. Costume en faille crème et gaze blanche. — Jupou à traîne, en faille, garni devant de gaze drapée et retenue de place en place par des roses thé dont le feuillage se prolonge en traîne. Cette draperie se termine par un petit bouillonné et une frange de soie blanche. Trois ruchés de gaze superposés forment la tête de la draperie. Par derrière, le jupon est recouvert de gaze disposée en « vagues houleuses », entremêlée de blonde espagnole blanche et de coques de ruban crème. — Tunique princesse formant corsage et tablier, en faille crème, entourée de trois guirlandes de roses thé et d'une frange de soie. Une blonde espagnole et deux rangs de ruchés en gaze entourent le devant du corsage, comme une berthe, et redescendent jusqu'au bas du dos dont ils encadrent le milieu en plastron. La dentelle fait, à partir de la taille, un double coquillé rejoignant le bas du tablier. — Anneaux d'or dans les cheveux et roses thé sur le sommet.

3. Costume en tarlatane blanche et surah bleu. — Jupou à traîne, en tarlatane toute bouillonnée dans le bas où elle se termine par un volant. — Tunique formant tablier, en surah bleu, partant du haut du jupon d'un côté et coupant le devant en biais, avec une frange de soie assortie, pour se fixer dans le bas de l'autre côté. Ici une pointe de surah bleu continue de garnir ce côté, avec un groupe de roses de teintes variées formant traîne sur le bord de cette pointe qui tombe en avant. Le bas du tablier et de cette pointe sont ornés de volants de dentelle blanche. — Cuirasse en surah bleu, formant peplum devant, entourée d'un liséré blanc et garnie de ruches de gaze dans le haut. Nœuds de surah à bords lisérés, maintenus par des roses sur les épaules. — Roses dans les cheveux devant et derrière.

4. Costume bayadère en faille blanche et vert lumière. — Jupou blanc, à traîne, entouré d'un volant dont les bords, en haut et en bas, sont ornés de rouleautés verts et de dentelle d'argent. — Tunique princesse en faille verte avec broderies de soie et d'or dans le bas. — Le corsage, décolleté en carré, est encadré d'une galerie à jour, formée de faille verte découpée, qui repose sur une chemisette en crêpe lisse blanc plissé et dépassant. — Manches à la juive en gaze blanche avec semis de pois d'argent. — Echarpe en gaze semblable, posée à la bayadère et nouée sur le côté, un peu bas. — Rose au corsage et dans les cheveux; cette dernière accompagnée d'une plume blanche.

5. Costume en faille caroubier et gaze crème. — Jupou à traîne, complètement recouvert derrière de gaze maintenue dans le haut par des barrettes caroubier et se terminant par trois volants ruchés; les côtés de la gaze sont ornés d'un volant de dentelle crème dont le pied se cache sous une guirlande de roses variées suivant tout le tour de la traîne. — Tablier en gaze légèrement drapée, se perdant de côté sous la dentelle crème. — Cuirasse caroubier, rayée de gros plis de gaze; les côtés du dos sont ornés d'une dentelle. Epauettes en dentelle coquillée et roses variées. Petite dentelle dépassant le haut du corsage. — Roses dans les cheveux.

G. N° 593.

1. Chapeau de feutre crème, garni dessous d'une guirlande de feuillage en velours de cette nuance. Un large ruban crème forme une draperie autour de la calotte et un nœud derrière. Le chapeau est, en outre, garni de deux plumes marron.

2. Chapeau de velours bleu marine. Fond mou et passe diadème, celle-ci doublée à moitié de faille crème. Bandeau de faille bouillonnée et nœud de velours fixé au milieu par un double croissant d'or; une plume grise part de ce point, recouvrant le chapeau et tombant derrière. Autour de la calotte, un ruban crème drapé et noué sur le côté.

3. Chapeau de velours noir, à passe et calotte plates, bordé d'un galon d'acier. Ruban gris acier bouillonné autour de la calotte et noué derrière, où il forme un large nœud à pans flottants. Plume grisaille jetée de côté.

4. Col *Merveilleuse* en toile, à doubles bords festonnés, et nœud de cravate en gaze crème.

5. Sous-manche assortie.

6. Bas de jupon en fine percale. Le bord est brodé au plumetis et à l'argaise, avec bouillonné au dessus de l'ourlet, petits plis et œillets brodés. — Cette disposition doit se répéter pour le pantalon.

7. Collier *Douairière*, composé d'une large coulisse formant ruche sur les deux bords, en peluche (bleu ciel, rose ou crème, au choix), avec collerette de dentelle pour l'intérieur. Nœud de ruban formant le collier.

8. Nœud de cravate en velours frappé écossais sur fond crème.

Voir les descriptions des autres gravures à la page 23.

ÉCHOS DE LA MODE

À Paris, la vogue est toujours aux réceptions de cinq heures, dont nous avons déjà donné l'ordre et la marche.

Pour ces réceptions, quelques femmes de haute élégance ont adopté une mode charmante et qui mérite d'être propagée. Elles arrivent à ces réunions avec un petit mantelet à capuchon assorti à leur robe, et à peu près de la même coupe que celui que porte Mme Céline Chaumont au second acte de la *Cruche cassée*. Ce délicieux mantelet, tout garni de fourrure et de dentelle, de passementerie ou de broderie, et dont le mignon capuchon forme une coiffure seyante à souhait pour sortir le jour en voiture, est laissé aux mains d'un valet de pied, et nos visiteuses apparaissent dans le salon, en taille et coiffées en cheveux. Une fleur, un nœud de ruban, un bijou posé avec goût, composent tout l'ornement de cette coiffure.

Rien d'élégant comme ces assemblées de femmes dégagées du manteau et du chapeau, et prenant le thé ou un verre de Xérès tout en causant sur les faits du jour et les menues nouvelles à l'ordre mondain.

L. S.



A. Levy, imp. r. des Mathurins, 66

Jules Favard

A. Beck 1288^c
 Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffettes de M^{lle} Adolphine Koenig, rue 4 Septembre (Angle de la r. Monsieur)

Etoffes des Magasins du Paradis des Dames, r. Rivoli, 8-10 - Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Parfumerie Oriza de L. Legrand, r. St. Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall.

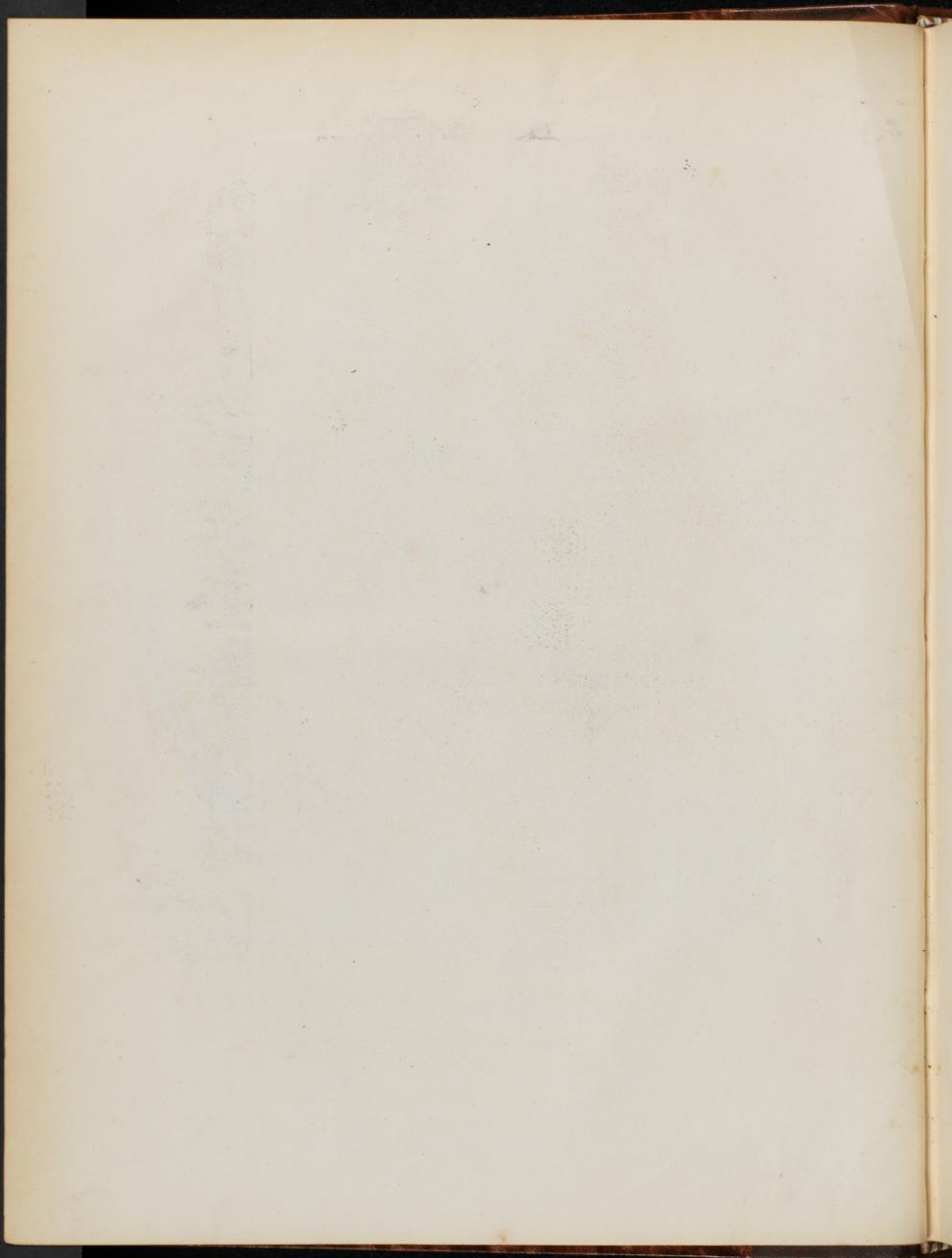


PLANCHE G. N° 593. — DESCRIPTION, PAGE 14.



CHAPEAUX, LINGERIE, DÉTAILS DE MODES

CHRONIQUE MONDAINE

« Parlez-moi de Paris et rien que de Paris, » — écrivait de Londres, en 1831, le prince de Talleyrand dans une de ses lettres familières qui, si elles étaient publiées, formeraient la préface par excellence de ses fameux *Mémoires*. — « Dites-moi qui vit et qui meurt, chez qui on aime et chez qui on dine. Surtout pas un mot de politique. Paris en politique n'est qu'un sot. Il n'a de bon que le cœur et le ventre. Pour la tête, il n'en a point. » Suivons pour aujourd'hui le programme du prince, et comptons d'abord ceux dont la mort est venue coup sur coup attrister Paris.

En première ligne, nous trouvons M. Charles Laffitte, qui avait su rester jeune, non-seulement d'extérieur, mais d'esprit et de manières. C'était le type accompli du *gentleman* de 1840, et il semblait qu'il eût arrêté sa physionomie à cette date. L'un des fondateurs du Jockey-Club, il affectionnait l'air anglais et avait bien plutôt l'apparence d'un membre de la Chambre des communes que celle d'un financier français.

Avec lui disparaît une des physionomies parisiennes les plus marquantes de ce temps. C'est le représentant de toute une génération, de tout un mode d'existence et de beau-vivre, qui s'en va. On sent que le siècle se fait vieux et touche à ses derniers chapitres : les héros des premiers s'éteignent tour à tour, et bientôt il n'en restera plus.

M. le vicomte de la Guéronnière appartenait trop à la politique pour que nous puissions librement nous occuper de lui, et bien que M. Achille Jubinal ait joué, lui aussi, son petit bout de rôle sur ce terrain scabreux, nous nous trouvons plus à l'aise avec lui.

Ancien professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, M. Jubinal a sa place marquée comme érudit et comme collectionneur. Sa publication de l'*Armerial real*, collection des principales pièces de la galerie royale des armes de Madrid, ses travaux sur les *Anciennes tapisseries historiées de France*, ses éditions du *Théâtre français au XV^e siècle* et des *Œuvres de Rutebeuf*, trouvère de la cour de Saint-Louis, l'avaient classé parmi les curieux d'art et de lettres les plus distingués de notre époque.

Une physionomie plus populaire et plus sympathique encore est celle du marquis de Saint-Georges, né à Paris en 1801 et qui débuta, à vingt ans, par un roman : *les Nuits terribles*, puis travailla pour le théâtre où il trouva le succès du premier coup. Depuis, il a signé, seul ou en collaboration, la plupart des ballets, opéras et opéras-comiques qui ont le plus réussi depuis quarante ans sur nos scènes lyriques, et son nom vivra aussi longtemps que les noms d'Auber, d'Halévy et de Grisar.

M. de Saint-Georges laisse un œuvre considérable, et ces poèmes charmants, chefs-d'œuvre d'esprit, de grâce et d'art dramatique, ressemblent bien peu aux *libretti* insipides dont les compositeurs actuels se contentent le plus souvent par vanité malentendue. Il nous suffira de citer : *la Reine de Chypre*, *Guido et Ginevra*, *les Mousquetaires de la Reine*, *l'Eclair*, *la Magicienne*, *le Val d'Andorre*, *les Diamants de la Couronne*, *le Juif-Errant*, *les Amours du Diable*, *le Lazzarone*, *le Corsaire*, *la Bohémienne*, *le Château de Barbe-Bleue*, *l'Ambassadrice*.

M. de Saint-Georges était classé parmi les plus charmants esprits de notre époque. On l'aimait à cause de ses aimables qualités de cœur, et on l'écoutait toujours avec un plaisir infini. Le trait suivant le peint tout entier.

Peu de jours avant sa mort, comme il était question d'une reprise qu'allait donner l'Opéra-Comique, voyant un de nos confrères prêt à émettre son avis sur cette œuvre presque oubliée : « Prenez garde ! — dit-il, avec ce fin sourire qui lui était

familier, — si vous avez à la critiquer, attendez que je ne sois plus là, car il est plus que probable que je suis l'auteur du livret. »

Si, continuant le programme du prince de Talleyrand, il nous fallait vous dire maintenant comment vit Paris, nous nous trouverions fort embarrassé. Paris ne vit guère ou du moins vit fort mal. L'apparition du jour de l'an — le jour le plus ennuyeux de l'année, disait Mme de Girardin — y a rendu chacun affairé et morose. Le mouvement mondain n'existe pas, et les gens dont la cheminée se garnit ordinairement le plus de cartes d'invitations en sont réduits au théâtre ou à quelques réunions intimes.

Pendant ce temps, la vogue du *Skating-Rinks* s'accroît de jour en jour. Le *Skating* est devenu comme un club où se retrouve journellement tout un groupe social. On s'y donne rendez-vous comme à un cercle ; on y lunche, on y soupe, et, en plus du club, on y trouve l'élément féminin qui ajoute un grand charme à ce sport et à ces réunions. C'est un des lieux de distraction les plus particuliers de Paris et les plus dignes du succès qu'il rencontre.

P. DE LUCENAY.

HISTOIRE DES JOUETS

Joujoux, jouets, cerceaux, crécelles, chevaux de bois, billes, balles, tambours, sifflets, poupées, etc., sont, comme on le sait, et comme le crient les marchands de Paris, la joie des enfants et la tranquillité des parents ; mais ce que l'on ne sait pas peut-être, c'est que ces joujoux et ces jouets dont s'amuse nos bébés sont exactement les mêmes que ceux dont s'amuserent les bébés des peuples les plus anciens.

Certains musées d'archéologie en Europe présentent des objets destinés à des jeux du premier âge, ayant appartenu aux Egyptiens.

Parmi ces joujoux figure la balle bourrée de matières élastiques, enveloppée de peau, absolument semblable aux balles élastiques à l'usage des collégiens ; puis des poupées plus ou moins grossièrement articulées ; des pantins dont on fait mouvoir les bras et les jambes au moyen de fils qu'on tend et qu'on détend ; des animaux ayant la tête mobile au moyen d'un contre-poids, et, entre autres, des crocodiles en bois dont la gueule s'ouvre et se ferme mécaniquement.

On a trouvé dans les tombeaux des premiers chrétiens un certain nombre de jouets, tels que cerceaux, toupies, poupées, hochets et, chose remarquable, de petits ustensiles représentant ceux qui composent les ménages d'enfants.

Chez les Romains, il y avait les marionnettes articulées qui attiraient la foule au Forum, et parmi ces jouets de grands enfants figurait un croquemitaine nommé Manducus, dont l'immense bouche s'ouvrait et se fermait, avalant de petits hommes et fonctionnant à la manière de ces croquemitaines en carton dont les articulations de mâchoires sont mises en mouvement par une chute de sable.

Chez les Grecs, un joujou fort à la mode, du temps d'Alcibiade, était une colombe de bois qui volait, et à l'imitation de laquelle on fit ensuite diverses figures d'oiseaux que les enfants lançaient en l'air. Le cerceau était aussi en usage, et Alcibiade enfant, jouant dans les rues d'Athènes, se plaisait à lancer son cerceau dans les jambes des passants. — Ce n'est pas d'hier que cet âge est sans pitié !

Les jouets usités à la fin de la Renaissance étaient la crécelle, le cheval de bois, le tambour, le cercle, les billes, les quilles.

La toupie d'Allemagne, grossièrement façonnée, a été à peu près abandonnée pour un autre genre d'invention parisienne,

plus petite, faite en feuille métallique produisant un son plus aigu et plus long.

Un autre jouet fort suivi depuis la fin du dernier siècle, et qui a servi d'amusement à tous nos grands hommes modernes, est le *Diable*. — Le diable se fourre partout. — C'est une toupie double que l'on fait tourner horizontalement sur une ficelle adaptée à deux baguettes, et qui ronfle avec beaucoup de bruit. Il est en bois de buis ou en métal. Cet objet, qui semble mis de côté aujourd'hui, était le jouet des collégiens et exigeait la force et l'adresse. C'était un amusement qui provoquait entre les jeunes gens une véritable rivalité. Plusieurs exécutaient avec le diable des tours fort ingénieux; ils le promenaient de baguette en baguette, le lançaient en l'air et le recevaient sur la ficelle sans que le diable cessât de tourner et de ronfler.

La poupée est un type très-ancien d'amusement et de distraction pour les petites filles; on pourrait dire pour les grandes personnes.

Le musée Campana, au Louvre, possède des poupées gréco-romaines en terre cuite; quelques-unes sont articulées avec des fils de fer.

Perse assure que ce genre de jouets était très-usité chez les Romaines, qui, une fois mariées, allaient suspendre leurs poupées aux autels de Vénus... *Veneri donata à virgine pupa!*

Enfin, il était d'usage, à Rome, d'ensevelir les enfants avec les jouets dont ils s'étaient servis.

Charles Nodier prétend que les poupées furent inventées pour divertir l'intéressante et délicate Poppée, la triste épouse de Néron. Cette douce créature coupait, cousait et brodait les vêtements de ses poupées, les fardait, les *cosmétisait*; puis, une fois celles-ci *maquillées*, elle se fardait et se *maquillait* à leur image. Les dames romaines imitaient, du reste, en cela la trop célèbre femme de l'empereur romain.

De nos jours, les dames parisiennes en particulier ne le cèdent point à celles de l'antiquité pour le soin qu'elles mettent à habiller les poupées. L'industrie, d'ailleurs, s'en est mêlée, et nous avons déjà constaté que les poupées habillées à Paris font le tour du monde, comme modèles des vêtements confectionnés à la mode de Paris.

On fabrique avec plus ou moins d'adresse, au-delà du Rhin et de la Manche, des pantins et des poupées; mais on ne sait nulle part, comme à Paris, donner à ces figures cette grâce et ce costume mignon qui les font admirer partout.

En résumé, ce charmant petit joujou a été de tout temps l'agrément et l'amusement préférés.

De tous temps il y a eu des poupées, petites pour les petits enfants et grandes pour les grands, dont elles ont fait les délices. De ces dernières on a beaucoup parlé et l'on parle encore. Moralistes et philosophes ont longuement discuté à ce sujet sans rien changer à leur nature...

Mais nous n'avons à nous occuper ici que des petites: elles ont fait faire et font faire encore bien moins de sottises que les autres à la pauvre humanité.

Ch. DAVID.

LES PAROLES D'OR

Rien de plus émouvant que de constater par ses regrets et ses admirations la brièveté de la vie humaine.

Mme Edgar QUINET.

Quel père oserait comparer sa tendresse à la tendresse d'une mère?

Ernest LEGOUVÉ.

L'habitude de bien faire est aussi favorable à porter que l'autre.

Jamais nonchalant ne fit rien qui vaille, ni l'homme soigneux rien de tout à fait mal.

VINET.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — Rossi a reparu, avec éclat, dans le *Macbeth* de Shakespeare, et cette belle représentation a ravivé toutes nos impressions sur ce terrible chef-d'œuvre. Du reste, c'est le côté militant et violent du rôle que Rossi rend surtout dans *Macbeth*. Il a des éclats sauvages, des élans soudains, des sursauts de fougue, d'une incomparable énergie.

À côté de Rossi, Mme Girch Paretti s'est fait chaleureusement applaudir dans *lady Macbeth*; et il est juste de constater que Mme Ristori, en ses meilleurs jours, n'aurait pas mieux joué la scène du somnambulisme.

Macbeth fait partie, avec *Hamlet*, *Othello* et *Roméo et Juliette*, d'une remarquable traduction en vers des *Chefs-d'œuvre de Shakespeare* (2 vol. in-8°), par M. Alcide Cayrou, que M. Plon vient de publier. M. Cayrou a tenté, en vers, l'œuvre que M. François-Victor Hugo a si merveilleusement accomplie en prose, celle d'une version scrupuleusement fidèle de Shakespeare. Il a voulu rendre, trait pour trait, sans suppression ni atténuation, le mouvement, le rythme, l'esprit, le lyrisme, la majesté et la trivialité également grandioses de son style. C'est assez le louer que de dire qu'il y a souvent réussi.

RENAISSANCE. — M. Ch. Lecocq peut détacher de son chapeau de compositeur le triste pompon qui le déparait, et mettre à sa place, sinon un panache éclatant, tout au moins un joli plumet. *La Petite mariée*, opéra-comique en trois actes de MM. Leterrier et Vanloo pour le livret, a remporté, en effet, — paroles et musique, — un très-agréable succès à la Renaissance. La pièce a du mouvement et des situations; elle se tient lestement en équilibre entre les folies à cascades de l'opérette et les gaietés courantes de l'opéra-comique. Et comment ne pas rire en écoutant cette nouvelle italienne agréablement assaisonnée de gros sel gaulois!

Tout n'est pas distingué, ni original, dans la partition de M. Lecocq: bien des airs y sont fredonnés sur le flageolet de la musiquette. Mais l'esprit y court, la verve y circule, et chaque acte a eu son morceau applaudi, ses morceaux bissés.

C'est Mlle Jeanne Granier qui tient le rôle de la petite mariée (dont nous renonçons à narrer les aventures) avec sa finesse naïve, ses grâces enfantines, sa gentille façon de jouer aux jeux de l'équivoque. Quel babillage pétulant que le sien, quelle verve légère! C'est un vrai tire-d'aile. — Vauthier a partagé son succès dans un rôle de podestat dont la composition lui fait grand honneur. — Enfin Mlle Alphonsine, costumée et panachée en *Bradamante* bouffe, met constamment la salle en joie avec ses fureurs excentriques et ses points d'orgue fantasques.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Après le *Tour du Monde*, ce théâtre, autrefois voué au drame, n'a rien trouvé de mieux à faire que de reprendre la *Jeunesse des Mousquetaires*, un des grands triomphes de son répertoire. Ce drame mouvementé, intéressant et fort bien interprété, a retrouvé tout son succès d'autrefois. C'est un regain de vie pour les fameux Mousquetaires d'Alexandre Dumas, — ces immortels, d'ailleurs, du roman et du théâtre.

HOP-FROG.



PLANCHE DG. N° 585. — TOILETTE
Modèles de Mme B.



TOILES DE BAL. — DESCRIPTION, PAGE 14
des de Riez (rue Halevy, 8).

LE CONCERT POUR LES PAUVRES

(NOUVELLE. — FIN.)

V

Cependant la comtesse n'arrivait pas. Il était près de dix heures : raisonnablement on ne devait plus compter sur elle. Toutefois on attendait, on espérait encore, lorsqu'un quatrième monsieur, — de Carpentras celui-là, — le chef d'orchestre, le meneur de la fête, s'approcha de la rampe, et après trois saluts compassés, communiqua à l'assemblée une lettre qu'il venait de recevoir à l'instant. C'était une charmante petite lettre, par laquelle Mme de R... s'excusait de ne pouvoir se rendre au concert, et priait MM. les commissaires de vouloir agréer son offrande avec ses regrets. Cette lettre était accompagnée d'un billet de mille livres.

On pense si ce dut être un cruel désappointement pour les curieux, les sots et les méchants. Ce fut un tohu-bohu général, un *tolle* universel. Que ne dit-on pas ? que n'entendis-je pas ? Il était assez clair que la comtesse était vieille et laide, puisqu'elle refusait de se montrer ; qu'elle avait perdu sa voix, puisqu'elle refusait de se faire entendre. Mais ce fut l'envoi du billet de mille livres qui surtout échauffa la bile de ces honnêtes gens. Il convenait bien à une chanteuse des rues de prendre ainsi des airs de princesse ! Les indigents de Carpentras avaient-ils besoin des munificences du château de R... ? La ville ne suffisait-elle pas à nourrir ses pauvres ? On était d'avis que ce billet de mille livres fût immédiatement renvoyé à l'orgueilleuse donatrice. En même temps, comme le plus grand nombre n'avait payé que pour voir et pour entendre chanter la comtesse, ce n'étaient de toutes parts que gens qui se disaient volés et réclamaient impérieusement leur argent : si bien que de ce concert donné au profit des pauvres, les pauvres couraient grand risque de ne retirer d'autre bénéfice que l'avantage de n'y avoir pas assisté. L'indignation allait croissant, l'exaspération était au comble. Vainement, pour apaiser les passions déchaînées et couvrir le bruit de l'orage, l'orchestre attaqua, avec une vigueur peu commune, l'ouverture de *Lodoïska* ; l'orage couvrait le bruit de l'orchestre. Il m'est arrivé, depuis cette soirée mémorable, d'assister à bien des concerts, mais je ne pense pas avoir jamais entendu un pareil vacarme. On sifflait, on hurlait ; une demi-douzaine de chiens, qui avaient suivi leurs maîtres, poussaient des aboiements plaintifs, auxquels de mauvais plaisants répondaient par des miaulements lamentables. Les enfants piaulaient, les femmes criaient, les hommes menaçaient de jeter les banquettes sur le théâtre, et, au milieu de la tempête, l'ouverture de *Lodoïska* allait toujours son train ; les Tartares étaient dans la salle.

Il était difficile de prévoir comment se terminerait cette scène de confusion et de désordre, quand soudain les flots en fureur retombèrent silencieux et immobiles, comme si le doigt de Dieu leur eût commandé de se taire et de se calmer.

Une jeune étrangère avait d'un pied léger, sans que nul ne s'en fût aperçu au milieu du trouble général, franchi les degrés qui séparaient le parquet du théâtre, et soudain on la vit apparaître assise devant le piano destiné à Mme de R..., comme un ange descendu du ciel. N'était-ce pas un ange en effet ? Elle touchait à peine aux premiers jours de la jeunesse ; les grâces naïves de l'enfance ornaient encore son charmant visage ; mais déjà l'éclat du génie illuminait son front et ses regards. Elle se tenait simple et grave, sans embarras et sans hardiesse, la bouche demi-souriante. — A cette apparition, tout fit silence. Quelle était cette femme ? Personne n'aurait pu le dire. Tous les yeux étaient rivés sur elle : calme et sereine, elle paraissait

remarquer à peine la foule qui la contemplait. Elle dénoua les rubans d'une capote blanche, qu'elle déposa négligemment à ses pieds. Sa coiffure était basse ; ses cheveux séparés sur le front s'abattaient le long de ses tempes, lisses et noirs comme des ailes de corbeau. Elle ôta ses gants ; et ses petites mains coururent sur le clavier. Enfin, après avoir préludé durant quelques instants, la jeune étrangère chanta.

anges et séraphins aux ailes frémissantes, qui tenez là-haut les harpes d'or et chantez en chœur aux pieds de l'Eternel, comment donc chantez-vous, harmonieuses phalanges, si l'on chante ainsi sur la terre ! J'écoutais, éperdu, sans haleine, immobile, et tous écoutaient comme moi. Ce que j'ai entendu, nul ne saura jamais l'exprimer. Elle chantait dans cette douce langue que les femmes et les enfants gazouillent sur les bords de l'Arno. Ce furent d'abord de suaves ondulations qui s'épanchèrent comme de belles nappes d'eau sous de frais ombrages, pour s'égarer bientôt en de gracieux méandres, telles qu'un fleuve au cours lent et paisible entre des rives embaumées. Je crus voir, je vis un instant les flots mélodieux s'échapper de ses lèvres, je les sentis me soulever et m'emporter dans les célestes espaces. Magie du chant ! puissance de la voix ! dans cette salle enfumée, à la lueur des quinquets huileux, sur une banquette poussiéreuse, il me sembla que j'assistais pour la première fois aux splendeurs de la création. Elle disait, sur un ton doux et grave, le charme des nuits sereines, les mutuelles tendresses à la clarté des astres d'argent, la barque sillonnant en silence le miroir du lac endormi, et moi, la tête entre mes mains, je voyais, comme dans un rêve, les montagnes d'azur au travers des roses vapeurs du couchant ; je respirais les parfums du soir ; j'entendais s'éveiller les brises, et les soupirs amoureux se mêler au murmure de l'onde et au frissonnement du feuillage.

Ce premier chant achevé, l'assemblée resta silencieuse, immobile ; pas un bruit, pas une rumeur, pas un mouvement dans la salle, suspendue tout entière aux lèvres de l'enchanteresse. On écoutait encore. La jeune femme avait laissé ses doigts sur les touches d'ivoire. Après les avoir tourmentés au hasard et d'un air distrait, elle s'abandonna de nouveau à l'inspiration de ses souvenirs. Que vous dirai-je ? vous voyez bien que je suis là comme un pauvre diable de muet que les émotions étouffent, et qui n'a qu'un cri pour les exprimer. J'ai toujours aimé la musique, et n'ai jamais pu rien entendre au vocabulaire musical. Cette langue, hérissée de bémols et de bécarres, m'est aussi familière que le sanscrit et le persan. J'aime la musique à la façon des lézards, qui seraient fort en peine, j'imagine, de dire si la symphonie qui les charme est en *ut* majeur ou en *si* mineur. Comment donc vous rendrais-je les effets de cette voix qui, tour à tour vive et légère, tendre et sonore, grave et profonde, jaillissait, éclatait, se brisait en cascades de notes cristallines, coulait à flots harmonieux, grondait comme le torrent dans l'abîme ? Il y avait en elle la grâce des jeunes amours et l'énergie des passions terribles. Ainsi, la belle inspirée exprima tour à tour les joies naïves, les coquetteries agaçantes, les emportements jaloux, les transports brûlants, les douleurs éplorées ; j'entrevis pour la première fois l'image des poétiques héroïnes dont le nom ne m'était point encore révélé, Rosine, Anna, Juliette, Elvire. Elle chanta la romance du *Saule* que j'avais entendu chanter à ma marraine ; j'entendis cette fois la Desdemona de Shakespeare, mélancolique comme la nuit qui semble gémir avec elle, pressentant sa terrible destinée, la prédisant dans chacun de ses accents, la racontant dans chacun de ses regards, Desdemona près de mourir. Qu'elle était belle alors et touchante ! Puis elle chanta des chants du Tyrol, agiles et bondissants comme le chamois sur la neige des cimes alpestres : car cette voix, qui savait descendre si profondément dans les cœurs, savait aussi se jouer en fantaisies éblouissantes.

Après nous avoir tenus durant près d'une heure dans un eni-

vrement que je ne cherche pas à décrire, elle se leva calme et souriante. En cet instant, la salle éclata, et je pensai que la voûte s'effondrerait sous les applaudissements de la foule. J'ai cru dès lors à tout ce qu'on nous a raconté de l'influence d'Orphée sur les bêtes de son pays. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux étaient mouillés de larmes. J'ai plus tard assisté à biendes triomphes de ce genre. J'ai vu des pianistes épileptiques exciter des admirations effrénées; j'ai vu lancer des roses et des camélias à la tête de gros ténors bien portants; jamais j'en'ai retrouvé les émotions de cette soirée, si grotesque au début, et qui finissait d'une façon si imprévue et si touchante. On ne songeait même pas à se demander quelle était cette jeune femme que personne ne connaissait; l'enthousiasme avait absorbé la curiosité. Cependant, toujours calme et sereine, la bouche épanouie dans un demi-sourire, elle ne paraissait pas se douter de ce qui se passait autour d'elle. Le flageolet de Tarascon s'étant avancé pour la féliciter, elle lui rit gentiment au nez; le génie que nous venions d'entendre n'était plus qu'un enfant espiègle. Au milieu des applaudissements, sous le feu de tous les regards, elle remit tranquillement ses gants et sa capote de voyage; puis, ouvrant un petit sac de velours vert qu'elle avait gardé jusqu'alors suspendu à son bras par une torsade de soie à glands d'or, elle le façonna comme une bourse de quêteuse, et le présentant dans le creux de sa main aux personnes qui l'entouraient:

— Messieurs, pour les pauvres de votre ville! dit-elle de cette voix qui savait si bien le chemin des âmes.

VI

Vous pensez si les applaudissements redoublèrent et si chacun s'empressa de mettre la main à sa poche. Les pauvres de Carpentras firent là une belle soirée. Ce fut une averse de blanches petites pièces qui tomba de toutes parts dans le sac de la belle quêteuse. Je vis une femme élégante et parée, tout émue encore et toute frémissante, détacher de son bras un riche bracelet, le glisser dans la bourse, puis baiser la main qui la lui présentait. Je vis une jeune fille, simplement vêtue, et qui sans doute n'avait rien à donner, y déposer en rougissant le bouquet de violettes qu'elle tenait à la main et qu'elle avait mouillé de ses larmes. Quelle pluie de fleurs valut jamais cette modeste offrande? La quête achevée, l'étrangère, après en avoir versé le produit sur la table du piano, retira le bouquet de violettes qui s'y trouvait mêlé, et l'ayant mis à sa ceinture, elle offrit à la jeune fille son petit sac vert en échange. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le concert n'alla pas plus loin; les violons étaient rentrés dans leurs boîtes, les clarinettes dans leurs étuis. Appuyée sur le bras de sa femme de chambre, la belle inconnue se retira à travers les flots empressés qui s'ouvrirent pour la laisser passer. Déjà les musiciens complétaient une sérénade et les jeunes gens de Carpentras se proposaient de lui offrir un banquet patriotique. Malheureusement une chaise de poste de quatre chevaux attendait à la porte du théâtre, les postillons étaient en selle. Elle monta dans la voiture, et, au moment où M. le Maire s'avancait pour la complimenter, les fouets claquèrent, les chevaux partirent au galop, et la chaise disparut bientôt au milieu des cris et des bénédictions de la foule.

Était-ce un rêve? je ne savais. J'étais ivre. Il faisait une nuit magnifique; je m'échappai de la ville et ne rentrai qu'à l'aube naissante. Mon ami Jacques dormait encore. Je l'éveillai brusquement et lui sautai au cou; mais lui, voyant que c'était de musique qu'il s'agissait, m'envoya à tous les diables, remit sa tête sur l'oreiller et se prit à ronfler de plus belle.

Une indisposition de Bergère nous obligea à prolonger notre séjour à Carpentras. Durant les quelques jours que nous y restâmes, il ne fut question que du concert pour les pauvres, de la

comtesse de R... et de la mystérieuse étrangère. Chacun se perdait en commentaires plus absurdes lés uns que les autres. Comme il n'y avait pas d'autre sujet de conversation à la table d'hôte des *Trois chats qui miaulent*, mon ami Jacques était d'une humeur de sanglier. Las d'entendre parler musique, un beau matin il attela Bergère, qui enrait à peine en convalescence, et nous partîmes au petit trot, lui jurant bien de ne jamais remettre les pieds dans cette ville de malheur, et moi emportant un des plus charmants souvenirs que devaient laisser ma jeunesse. Aussi, vous ai-je toujours défendue contre les railleurs, ô ville aux remparts crénelés! Aussi, m'apparaissez-vous toujours pleine de grâce et d'harmonie, ô cité que Pétrarque aimait! Je n'ai jamais écrit votre grand nom qu'avec respect, ô Carpentras, et, tant que je vivrai, vous aurez une plume amie pour répondre à vos détracteurs.

Notre voyage s'acheva comme il avait commencé, l'un rêvant, l'autre fumant. Nous visitâmes Nîmes, Arles, Montpellier, Marseille. Nous eûmes la douleur de perdre Bergère à Alais; la bête creva sur la paille. Après avoir terminé ses affaires et recueilli çà et là quelques milliers de francs qui lui revenaient de l'héritage d'une vieille tante, l'ami Jacques acheta un petit cheval qu'il baptisa du nom de *Bistouri*, en mémoire de son premier maître, chirurgien terrible et barbare, et nous retournâmes à notre village avec ce nouveau compagnon. C'était un animal aux jarrets moins solides que ne l'étaient ceux de la défunte (c'est Bergère que je veux dire), entêté, capricieux, fantasque, ne se gênant pas pour flâner le long des haies vives et se rouler gaiement dans la poussière du chemin, buvant à tous les ruisseaux, tondant tous les gazons, ruant, reniflant, gambadant, partant au vent, au demeurant le meilleur fils du monde. Ainsi je m'en revins comme j'étais allé; mais ému, mais troublé, plongeant un regard avide dans toutes les chaises de poste qui filaient près de nous sur la route, et rapportant dans mon cœur des voix confuses et de vagues images qui ne s'y trouvaient pas au départ. *Bistouri* nous versa trois fois, et nous arrivâmes sans plus d'accidents au pays.

VII

L'année suivante, on me mit la bride sur le cou et on me lâcha dans Paris. Je hantai l'Opéra, les concerts; mais la voix que je cherchais, je ne l'entendis nulle part, si ce n'est dans mes songes, où je l'entendais toujours. Les talents les plus admirés me faisaient sourire; les chants les plus applaudis me trouvaient distrait et indifférent; les idoles des loges et du parterre me paraissaient indignes des ovations qu'on leur décernait. Malgré leur pompe et leur éclat, toutes ces représentations où je courais avec la foule me laissaient triste et désenchanté. J'avais alors un petit camarade, grand amateur de musique, passionné pour les beaux chants et pour les belles voix. Nous allions ensemble aux théâtres lyriques, et nous en revenions ensemble, la nuit le long des quais, bras dessus bras dessous, lui joyeux et plein d'enthousiasme, moi chagrin et le front baissé. Lorsqu'il me demandait pourquoi j'étais ainsi, je répondais par cette moitié de phrase, devenue proverbiale entre nous: « Ah! si tu avais assisté, l'an passé, à un concert pour les pauvres qui s'est donné à Carpentras... » Et lui de m'interrompre et de rire à votre nom, ô ville éternellement chère, où j'entendis pour la première fois chanter cette âme mélodieuse qui n'est restée sur la terre, comme dans vos murs, que le temps de charmer le monde.

Découragé, j'avais pris le parti de m'en tenir au chant de mes souvenirs, et depuis quelques mois je n'accompagnais plus mon petit camarade dans ses excursions. L'hiver arriva; c'était le premier que je subissais à Paris. Un jour, mon petit ami entra

dans ma chambre, radieux et triomphant comme Christophe Colomb après la découverte de l'Amérique. Il avait, lui aussi, pas plus tard que la veille, découvert un nouveau monde; il avait découvert le Théâtre-Italien. L'enfant m'en raconta des merveilles, et m'assura qu'on pouvait s'y risquer, même après avoir assisté au concert pour les pauvres qui s'est donné à Carpentras. Je branlai la tête d'un air incrédule. Il insista, mais vainement; je n'avais point goût à de nouvelles expériences; d'autres soins, d'ailleurs, m'occupaient; enfin, faut-il le dire? j'étais jaloux pour la voix qui chantait dans mon cœur, jaloux comme un amant pour la beauté de sa maîtresse, et je sentais que je souffrirais si je rencontrais sa rivale.

Dès lors, il ne s'écoula guère de jours sans que mon petit dilettante revint à la charge. Tous les soirs de Bouffes, il arrivait, passé minuit, s'asseyait sur le pied de mon lit, et Dieu sait tout ce qu'il me fallait essayer de pamoisons et d'enthousiasme. Plus d'une fois je fus tenté d'en agir avec lui comme mon ami Jacques avait agi avec moi à Carpentras. Je dois convenir cependant qu'il avait fini par piquer au vif ma curiosité et réveiller en moi la fibre musicale. Il me parlait surtout de deux reines du chant qui se partageaient la couronne; je brûlais et je tremblais en même temps de les voir et de les entendre.

Un soir, enfin (je m'en souviendrai toute ma vie), j'avais lu *Otello* sur l'affiche; par un de ces brouillards compactes qui parfois enveloppent Paris comme un linceul, j'allai m'ajouter à la file qui assiégeait la porte du Théâtre-Italien. Après une heure d'attente, sous la brume fine et glacée qui me transperçait jusqu'aux os, la file ondula lentement, comme les anneaux d'un serpent qui s'allonge. Je pénétrai un des derniers dans le sanctuaire; disons mieux, je n'y pénétrai pas. Je trouvai le temple envahi, et ce ne fut pas sans peine que j'obtins la faveur d'un-tabouret dans un couloir. Sur le coup de huit heures, je sentis un frisson passer sur toutes les âmes. Le rideau se leva, et tel était le religieux silence, que je pus entendre longtemps frémir les derniers accords de l'orchestre, qui s'élevèrent légers comme un nuage, planèrent sur la foule immobile et se brisèrent à la voûte, comme l'onde émue contre la pierre du bassin qui l'enferme. Je ne voyais rien, mais tous les sons arrivaient jusqu'à moi. J'écoutais dans le ravissement, je croyais écouter aux portes du ciel, et, je l'avoue, ingrat, j'oubliais Carpentras, quand tout d'un coup un mouvement se fit dans la salle, et une triple bordée d'applaudissements salua l'apparition de Desdemona. Je cherchais du regard la jeune Vénitienne, mais une muraille vivante me cachait le théâtre et la scène. La foule était redevenue muette. Desdemona chanta.

Aux premiers accents de cette claire voix, je tressaillis des pieds à la tête. Était-il vrai? ne me trompais-je pas? n'étais-je pas le jouet d'une illusion? était-ce bien la voix de mes rêves? J'essayais de rompre le rempart qui me fermait l'entrée de la salle; je l'essayais vainement, et je retombai sur mon siège. J'hésitais, je doutais encore; mais lorsque j'entendis la romance du *Saule*, je ne doutai plus, c'était elle! Après la chute du rideau, je me jetai, par un effort désespéré, dans l'orchestre. Bientôt la toile se releva aux acclamations de l'assemblée, qui rappelait Desdemona sur la scène; Desdemona parut. La clarté des lumières vacilla au bruit de longs cris d'enthousiasme; les fleurs pleuvaient, les loges étincelaient de pierres, les écharpes blanches et roses s'agitaient dans l'air embaumé. Simple et naïve dans son triomphe, je la reconnus bien: c'était elle, c'était l'ange voyageur qui, parfois, sur sa route, s'amuse à chanter pour les pauvres.

Le nom qu'avait crié les loges et le parterre, je ne l'avais pas entendu.

— Monsieur, demandai-je à mon voisin, comment appelez-

vous la cantatrice qui vient de chanter le rôle de Desdemona? Mon voisin me regarda d'un air curieux, comme si j'arrivais du Congo.

— Marie Malibran, me dit-il.

Hélas! rien n'a pu attendrir la mort inexorable, ni tant de génie uni à tant de grâce, ni l'amour du public, ni l'éclat de la gloire et de la beauté! C'est que la cruelle, comme l'a dit le vieux poète, s'est bouchée les oreilles; autrement elle n'eût point osé la frapper.

Jules SANDEAU.

UN CINQUIÈME AU WHIST

C'était au fort de Laramie, où je me trouvais en 1867. Nous avions joué au whist toute la soirée; notre enjeu était un dollar pour les points et vingt pour le tout. Max, qui était toujours heureux, avait gagné cinq fois de suite; cette bonne action avait donné à sa figure un air de satisfaction qui était loin de nous faire rire, au contraire, nous qui étions les perdants. Tout à coup nous le vîmes changer de couleur: il hésitait à jouer; cela nous surprit d'autant plus que personne ne jouait plus vite ni mieux que lui, tant il possédait son jeu.

— Jouez donc, Max, à quoi pensez-vous? demanda impatientement Baker, un autre officier de l'armée américaine des frontières.

— Chut! dit Max, d'un ton qui nous fit tressaillir, et en devenant d'une extrême pâleur.

— Vous êtes indisposé? dit un autre qui s'appretait à se lever, croyant que notre ami se trouvait mal.

— Pour l'amour de Dieu, restez assis, ne bougez pas, reprit Max, d'un ton de voix qui annonçait tout à la fois la terreur et la souffrance. Et, laissant tomber ses cartes, il ajouta:

— Si vous tenez à ma vie, ne bougez pas.

— Que peut-il avoir en tête? a-t-il perdu la raison? demanda Baker en s'adressant à moi.

— Ne vous levez pas, ne remuez pas, s'écria de nouveau Max, d'une voix basse et terrifiée, avec un accent que je n'oublierai de ma vie. — Si vous faites un seul mouvement, je suis un homme mort.

Nous échangeâmes quelques regards; il continua:

— Restez immobiles, et peut-être tout se passera-t-il bien... Je sens un *rattle snake* autour de ma jambe...

Notre premier mouvement fut de reculer nos chaises, mais un regard effrayé de la victime nous commanda l'immobilité, — bien que convaincus que si le reptile venait à s'attacher à l'un de nous, celui-là serait un homme mort, tant est terrible et fatale la morsure de ce monstre.

L'infortuné Max, vêtu comme la plupart des officiers des frontières de l'Est le sont encore aujourd'hui, avec de larges pantalons de toile, pouvait sentir tous les mouvements du serpent. Son visage était devenu livide, des paroles sortaient de sa poitrine sans que sa bouche fit un mouvement, tant il craignait que le moindre frémissement de ses muscles n'effrayât le reptile et ne hâtât sa morsure fatale.

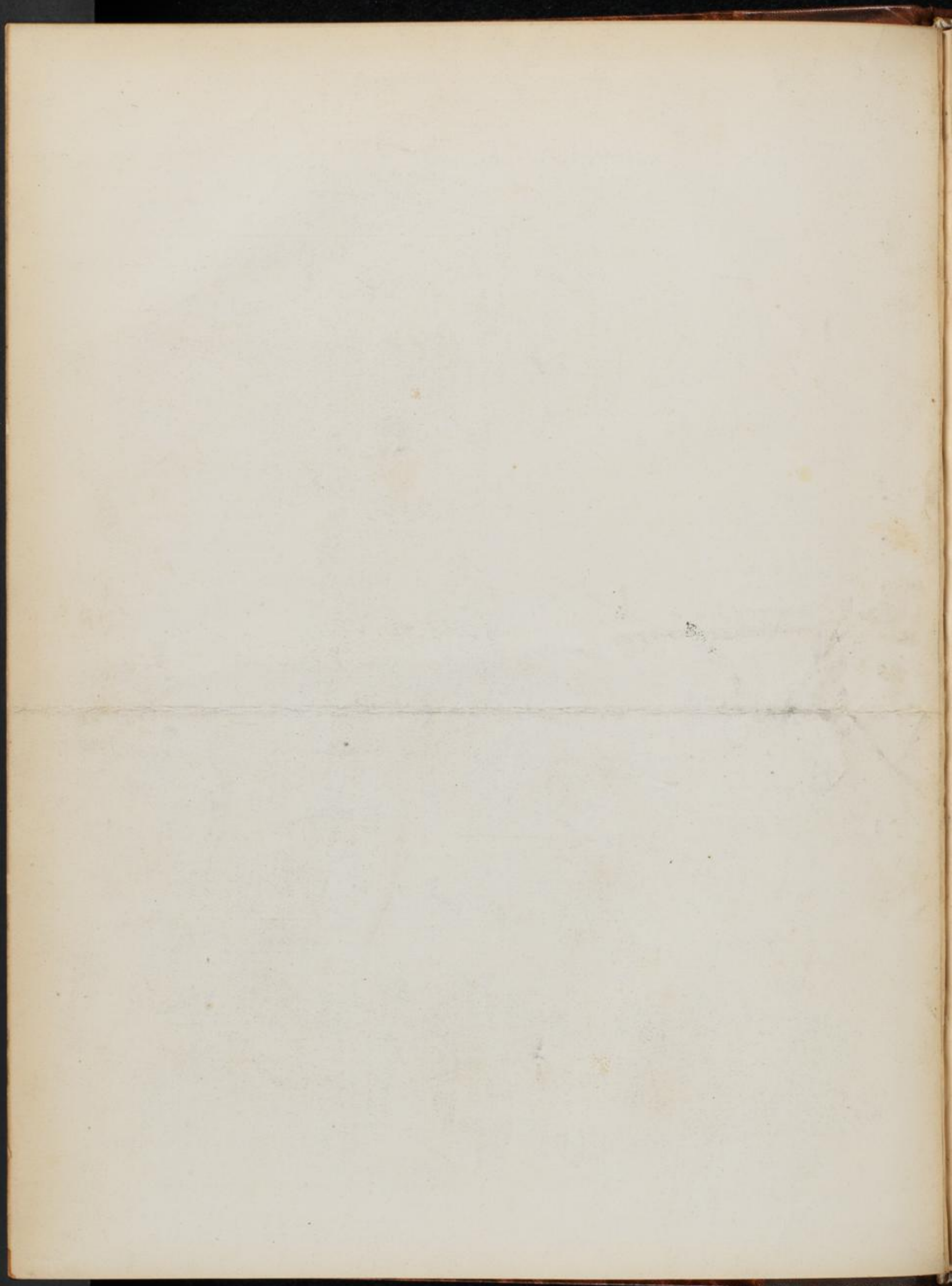
Quant à nous, nous ressentions pendant cette terrible scène une agonie presque aussi atroce que la sienne.

— Il m'entortille, murmura Max; je le sens... froid... glacé, sur ma jambe... il me serre... Pour l'amour du ciel, faites apporter du lait... Je n'ose pas élever la voix... Qu'on place le lait près de moi... qu'on en répande un peu par terre...

Baker transmit l'ordre avec précaution, et un domestique sortit pour l'exécuter.

— Ne faites point de bruit, Williams... vous avez remué la tête; par tout ce qu'il y a de plus sacré, je vous en conjure, ne





recommencez pas. Mon sort sera bientôt décidé... J'ai laissé à New-York une femme et deux enfants; dites-leur que je suis mort en les bénissant... que mes dernières paroles ont été pour eux... Le serpent enveloppe mon genou... Je leur laisse tout ce que je possède... Je crois même que je sens sa respiration... Grand Dieu! mourir de cette manière!...

En ce moment on apporta le lait, on en répandit sur le plancher; le vase fut doucement posé à terre, et le domestique s'éloigna plein de frayeur.

Max parla de nouveau :

— Non! non! cela ne fait aucun effet!... Au contraire, il se resserre davantage... Il vient de dérouler son anneau supérieur... Je n'ose me baisser pour regarder... mais je suis sûr qu'il vient de reculer la tête pour faire avec plus de précision sa morsure...

Il s'arrêta encore. Après un moment de silence :

— Je meurs sans faiblesse... mais cette agonie surpasse tout ce qu'il est possible de souffrir... Ah!... le voilà qui déroule un autre nœud; il me quitte... peut-être va-t-il s'attacher à quelque autre...

Nul d'entre nous ne put s'empêcher de frissonner à ces paroles.

— Pour l'amour du ciel, ne faites aucun bruit, ou je suis perdu. Le voilà qui me lâche encore... Va-t-il me mordre? Ne remuez pas, mais soyez attentifs. Baker, il descend de votre côté... Oh! cette agonie est par trop longue... encore une étreinte, et ce sera fini... Mais non... il me quitte tout à fait.

Alors l'infortuné Max osa regarder à ses pieds. Le serpent était descendu; le dernier anneau venait de se dérouler, le reptile allait vers le lait.

Et notre ami fut emporté dans son lit plus mort que vif.

Pour moi, jamais je ne pourrai oublier cette scène.

BÉNÉDICT.

A TRAVERS LES LIVRES

M. Henri Martin aura eu le rare mérite de rendre à la fois service au peuple et aux gens du monde, souvent aussi peu informés l'un que l'autre de ce qu'il importe le plus de savoir. Comprenant que sa grande *Histoire de France*, qui s'arrête en 1789, n'était pas accessible à tous les lecteurs, l'éminent historien a entrepris de la résumer en la continuant jusqu'à nos jours. Quatre volumes de cette édition populaire ont déjà paru chez MM. Furne, Jouvet et C^{ie}, éditeurs (45, rue Saint-André-des-Arts, à Paris), et tous présentent une lecture facile et attachante; de nombreuses et très-belles gravures, — scènes, portraits, monuments, — animent et éclairent le texte. On est ainsi conduit, sans fatigue, à travers vingt-trois siècles, de l'époque et du lieu où se forma le berceau de nos ancêtres jusqu'aux premières années de l'ère moderne.

Le tome IV, qui vient de paraître et qui est le plus important de l'ouvrage, offre d'autant plus d'intérêt qu'il traite d'une période moins éloignée de nous: il comprend l'histoire entière de la première République et résume, d'après des documents qui ont jeté de nouvelles lumières sur les personnes et les faits de cette grande époque, la lutte des Girondins et des Montagnards, les guerres de la Révolution, l'histoire du gouvernement révolutionnaire, celle du Directoire à laquelle se mêle la carrière militaire et politique du général Bonaparte, jusqu'au jour où ce dernier renverse l'ordre de chose établi et lui substitue sa domination consulaire et bientôt impériale.

Dans ce défilé rapide d'événements néfastes, d'épreuves désastreuses, dont le résultat pourtant est de démontrer la vitalité du peuple français, M. Henri Martin est resté un guide

sûr et consciencieux. Son œuvre reflète d'un bout à l'autre l'honnêteté de son âme loyale, l'amour de l'humanité et de la patrie. Ces qualités suffiraient à recommander son *Histoire de France populaire*, qui se trouve ainsi recommandable sous tous les rapports.

A cette belle publication, MM. Furne, Jouvet et C^{ie} en ont joint une autre, d'un caractère différent, mais qui a également pour objet l'instruction rapide et commode du lecteur. Il s'agit des *Merveilles de l'Industrie*, de M. Louis Figuier, qui ne se lasse pas de poursuivre la série de ses vulgarisations scientifiques. Son volume de cette année, accompagné de trois cents gravures, est bien rempli, et nous ne doutons pas que l'on n'y lise avec fruit l'histoire des diverses industries de l'eau, des boissons gazeuses, du blanchissage, de la fabrication artificielle de la glace, des allumettes chimiques, de l'asphalte et du bitume.

Dans l'immensité des connaissances acquises et appliquées par les hommes, combien de spécialités nous échappent, auxquelles nous devons le bien-être et le progrès de la civilisation, l'agrément particulier et la richesse nationale! On jouit de leurs bienfaits sans se rendre un compte même approximatif du génie, de la patience infinie qui nous les ont procurés. C'est ce que s'est dit M. Figuier, et il a fait en sorte de nous donner le moyen de ne demeurer étrangers à aucune de nos ressources, à aucun de nos intérêts vitaux. De là le succès constant qui semble s'être attaché à ses entreprises.

Les *Merveilles de l'Industrie*, dont nous venons d'analyser la troisième série, sont le complément des *Merveilles de la Science*, du même auteur, — ouvrage en quatre volumes, accompagné de plus de dix-huit cents gravures, lequel est considéré, à juste titre, comme l'une des plus belles et des plus utiles publications de la science vulgarisée.

En terminant, donnons une mention à l'*Encyclopédie des beaux-arts plastiques*, de M. Auguste Demmin, publiée par les mêmes éditeurs et qu'enrichissent également plusieurs milliers de gravures formant comme un véritable musée.

Robert HYENNE.

Description de la gravure coloriée n° 1288 C.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Robe princesse, en drap gris perle, toute plissée devant, corsage et jupon, et unie derrière. — Grand paletot de sicilienne noire, de forme demi-ajustée, droite devant, cintrée derrière, avec pli Watteau partant du cou. Ce pli est étroit sur le dos, large dans le bas, et des coques de ruban s'échappent des côtés du pli. Une passementerie dentelée orne toutes les coutures du vêtement de côté et derrière; le pli Watteau, ainsi que le milieu des devants, est garni de deux passementeries posées pied contre pied, avec des boutons sur le milieu. Même garniture sur le col et au bas des manches. Poche recouverte de nœuds de ruban. — Chapeau de velours noir, à passe inclinée sur le front et relevée derrière; liséré rouge sur les bords. Draperie de velours assorti à cette nuance tout autour de la calotte; touffe de plumes noires posée en arrière et tournant sur le sommet. Cache-peigne formé de coques de velours rouge.

2. Costume en matelassé de laine gris feutre et faille havane. — Jupon à traîne, entouré d'un plissé de 40 cent. coupé par de petites ruches assorties. — Tunique entourée de plissés de faille, drapée en plis remontants devant. L'un des côtés tombe naturellement en plis gracieux; l'autre est relevé et sa pointe extrême est fixée sous la poche. Celle-ci est recouverte d'une patte de même étoffe bordée de faille, avec boutonniers et boutons havane. — Corsage cuirasse ayant cinq coutures dans le dos et un postillon au milieu. Double liséré de faille sur les bords inférieurs. Un capuchon pointu, fermé derrière par un nœud, descend sur les devants du corsage où il se termine de même. Manches de faille et double volant plat, en matelassé dans le bas, avec nœud de ruban assorti aux autres. — Chapeau de velours noir, garni de faille réséda nouée derrière, et d'une plume de nuance assortie, formant plumet sur le sommet.

3. Petite fille de 4 ans. — Manteau Ulster en drap bleu. — Ce vêtement a la forme d'une capote toute droite devant et garnie d'une double rangée de boutons; il est plissé, ou plutôt ressermé à la taille derrière par un petit bout de ceinture boutonnée. Un petit collet supplémentaire, bordé de

faulle complète le *Ulster*; bordure semblable aux parements des manches. — Chapeau de velours bleu, doublé et garni sur le sommet de faille assortie à pans flottants.

Description de la gravure coloriée n° 1289 D.

Substituée à la gravure coloriée N° 1288 C pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Gilet de cachemire blanc, à col rabattu et revers en surah jaune pâle. Bande plissée faisant deux fois le tour des épaules, avec nœud sur le côté et boutons en soie assortie. Plissé en crêpe lisse blanc pour le tour du cou.

2. Chapeau de velours noir, à passe relevée et fond mou, bordé de velours bleu. Bandeau de velours bleu, avec nœud au milieu, garni d'un croissant d'or. Une écharpe de velours, drapée autour de la calotte, forme un simple nœud derrière où les pans retombent naturellement. Plume bleu prise dans la draperie sur le côté.

3. Chapeau de velours épinglé gris, à fond mou, bordé de velours groseille. Draperie en velours des deux couleurs, croisée et réunie sur le côté derrière où elle forme un nœud; plume amazone grise prenant pied sous ce nœud et rejetée sur l'autre côté. Bandeau de velours avec motif doré sur le milieu et plume grise, rejoignant derrière un nœud à pans flottants.

4. Matinée Watteau en nansouck. Tous les bords sont entourés d'un bouffonné bordé de lisérés lilas, lesquels se terminent en bas par un volant brodé. Le col est fait d'une même bande brodée. Cravate en ruban lilas, nouée devant, et groupes de nœuds pareils posés en échelle sur les devants. Double volant brodé au bas de la manche; plissé plat et nœud de ruban lilas.

5. Fichu de soirée et sous-manche en crêpe lisse blanc plissé à larges plis; garniture de blonde espagnole blanche. Écharpe en surah groseille autour du fichu, à pans frangés croisés dans le bas sous une lyre en or. Colletette plissée, en crêpe lisse, dans le haut du fichu. — Même écharpe au bas de la sous-manche.

6. Fichu *Merveilleuse* en velours bleu, plat, sur lequel se rabat un col de toile à bord festonné de bleu, entouré d'une dentelle blanche épaisse. Nœud de velours au bas du col. — Sous-manche assortie, en toile bordée de bleu, et dentelle placée entre les deux bords.

Description de la figurine coloriée L. n° 63.

Annexe de l'édition n° 3.

COSTUME DE THÉÂTRE. — Costume en velours noir. — Jupon à traîne, monté plat devant et sur les hanches, et à plis nombreux derrière. Des galons d'acier simulent le bord d'un tablier en dessinant une arabesque sur le milieu; des franges grisaille entourent cette garniture. Aumonière en velours, garnie de franges semblables et encadrée de cordelières grises, avec nœud en galon placé au sommet de l'ouverture. Cette aumonière est pendue au côté par des cordelières. — Cuirasse décolletée, entourée dans le haut et dans le bas de trois rangs de garniture semblable et de six galons pour le milieu. Les manches sont ornées de même, avec une frange pour le bas. Dentelle blanche dans le haut. — Coiffure de plumes et de fleurs.

REVUE DES MAGASINS

Il nous a été donné, à l'occasion des étrennes, de visiter les magasins de la maison CALISTE (rue Neuve-Saint-Augustin, 23, à l'angle du passage Choiseul); cela fait, nous ne pouvons qu'engager nos lectrices, amies de l'élégance et du bon ton, à profiter sans retard des charmantes nouveautés que leur offre en ce moment cette importante maison.

Comme actualité, pour la période des soirées et des bals, nous signalons particulièrement à leur attention les fichus paysanne, les écharpes à capuchon pour sorties de bal. Ces objets, en dentelle de cachemire ou de soie crème, sont d'une coquetterie ravissante.

Les mêmes dentelles font fureur comme garniture de costumes et ornement de chapeaux.

— A l'arôme, on distingue la fleur... au parfum, on reconnaît la femme. En effet, une personne qui se pique d'être comme il faut ne porte sur soi aucune odeur violente; la violette de Parme, le bouquet d'Ixora, tels sont ses parfums préférés. Ajoutons que la *Corbeille fleurie* (boule-

vard des Italiens, 30) est à même de fournir tout ce qu'il est possible de désirer sous ce rapport.

Nous appellerons particulièrement l'attention des gens de goût sur la série des cosmétiques au *Bouquet d'Ixora*, préparés avec un si grand soin par MM. PINAUD-MEYER. On y trouve absolument tout ce qu'on peut désirer comme eaux de toilette, pommades, cold-cream, poudres, essences pour le mouchoir, etc. Avons-nous besoin d'ajouter que, s'il est de bonne compagnie de savoir choisir ses parfums, il l'est encore plus peut-être de mettre de l'harmonie dans son choix, c'est-à-dire de se tenir à l'unité en achetant toutes les préparations dont on a besoin au même parfum.

Nous ne saurions trop recommander la *Crème neige*, excellent cold-cream dont les propriétés adoucissantes sont connues de tout le monde. C'est surtout en hiver que le concours en est précieux; grâce à lui, on peut affronter les temps les plus rudes, l'air le plus humide et le plus froid, sans avoir jamais de gerçures. Et si l'on n'a pas eu la précaution de prévenir le mal, on peut encore le combattre avec la *Crème neige*; il suffira d'en enduire les parties gerçées soir et matin: la guérison ne se fera pas attendre.

SPÉCIALITÉS

Qui donc pourrait hésiter à se teindre les cheveux ou la barbe si le besoin s'en faisait sentir, puisqu'il y a maintenant des teintures inoffensives et infaillibles?

L'*Eau Figaro* répond parfaitement à ce programme et quiconque veut en essayer n'a qu'à s'adresser à la Société d'hygiène française (boulevard Bonne-Nouvelle, 1). A peine né, ce produit a déjà conquis une réputation universelle. Il y en a trois catégories au choix:

1° L'*Eau Figaro* qui demande huit jours pour donner un résultat complet.

2° L'*Eau Figaro* qui teint en deux jours et qui est spécialement destinée aux personnes dont les cheveux ne sont encore que grisonnants.

3° L'*Eau Figaro* dont l'effet est immédiat et que les gens pressés apprécieront pour cette raison.

Ajoutons encore que la Société d'hygiène française possède encore la *Pommade Figaro*, laquelle s'adresse principalement aux personnes délicates qui ne peuvent supporter des ablutions répétées en hiver. Cette pommade possède les mêmes qualités que l'*Eau Figaro* et offre les mêmes avantages: les cheveux sont aussi parfaitement teints avec l'une qu'avec l'autre.

Les demandes adressées boulevard Bonne-Nouvelle devront indiquer le degré d'*Eau Figaro* que l'on désire; cette désignation est de toute nécessité. Un prospectus détaillé contenant le mode d'emploi accompagne toujours l'envoi de la commande, lequel est fait aussi rapidement que possible.

M. D'A.

UN CONSEIL PRATIQUE

Nous ne saurions trop recommander aux jeunes femmes le *Journal illustré la JEUNE MÈRE*, ou *l'Éducation du premier âge*, publié à la librairie E. Plon et Co (10, rue Garancière, Paris) par le Docteur BROCHARD *, bien connu par ses travaux précieux sur l'hygiène et les maladies des enfants. Ce journal, couronné par l'Académie de médecine, et qui a obtenu la couronne civique de la Société nationale d'encouragement au bien, paraît une fois par mois et coûte six francs par an.

Remédier à l'inexpérience des jeunes mères, leur donner un guide qu'elles pourront consulter toutes les fois qu'elles auront un nouveau-né dans les bras, les mettre à même de donner à leurs enfants une santé et une constitution qui feront plus tard leur gloire et leur bonheur, tel est l'objet de cette publication, qui n'a aucune prétention scientifique et qui n'a qu'un but, vulgariser l'hygiène de l'enfance, et aider ainsi à diminuer la mortalité excessive des jeunes enfants.

Un numéro spécimen est envoyé gratis sur toute demande par lettre affranchie.

C. C.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.